

Antoine Barlier

L'IMMÉDIATÉTÉ DU « PRÉSENTISME »
ET LA GRÂCE DE L'INSTANT PRÉSENT

Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours, ou nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt. [...] C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue parce qu'il nous afflige, et s'il nous est agréable nous regrettons de le voir échapper. [...] Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toutes occupées au passé ou à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent, et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin. Le passé et le présent sont nos moyens, le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre, et nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais¹.

Blaise Pascal semble se faire l'écho du souci exprimé par Jésus dans l'Évangile que ses disciples vivent la grâce de l'instant présent. « Ne vous faites pas de souci pour demain : demain aura souci de lui-même ; à chaque jour suffit sa peine. » (Mt 6, 34). L'auteur des *Pensées* souligne la difficulté de l'homme à vivre sa vie au présent et sa tendance à ne considérer le bonheur que sous la forme d'une réalité à venir. Le futur deviendrait ainsi principe d'orientation de la vie à travers les deux faces d'une même médaille : le futur est le lieu du bonheur possible au détriment du présent et le futur occupe déjà notre présent sous la forme d'un souci prévoyant ou inquiet. En face de cette double tendance inhérente à l'homme, l'enseignement du

1 B. PASCAL, *Pensées*, Fr. 47 (Lafuma).

Christ nous appelle donc à habiter notre présent, qui devient le lieu essentiel de notre relation avec le Père et de notre sanctification.

En ce sens, le style de vie chrétien semble rejoindre une tendance de l'époque contemporaine à valoriser le présent. Le passé n'est plus considéré comme source de modèles, d'exemples ou de valeurs pouvant guider la vie présente. Le futur, incertain par essence, ne contribue plus à fixer une direction. Seul le présent est chargé de toute l'intensité de la vie. C'est notamment ce qu'examine l'historien François Hartog, dans sa conceptualisation d'un « régime d'historicité » propre à l'époque contemporaine : le « présentisme ». Paru en 2003, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps* nous permet d'interroger le rapport au temps qui caractérise notre époque.

Dans les limites de notre article, nous nous proposons, après avoir présenté la thèse de F. Hartog, de souligner les limites du « présentisme » d'un point de vue chrétien pour faire apparaître les conditions d'une spiritualité chrétienne de l'instant présent qui ne constitue pas une forme discrète de « présentisme ».

I. LES CARACTÉRISTIQUES DU « PRÉSENTISME » COMME « RÉGIME D'HISTORICITÉ »

1. LA NOTION DE « RÉGIME D'HISTORICITÉ »

C'est après avoir esquissé à grands traits quelques éléments majeurs de l'histoire contemporaine que l'historien François Hartog formule une définition de ce qu'il nomme « régime d'historicité ». Dans un souci modeste et limité, le « régime d'historicité » se présente comme un « simple outil [qui] ne prétend pas dire l'histoire du monde passé, et moins encore de celui à venir¹. »

Partant de diverses expériences du temps, le régime d'historicité se voudrait un outil heuristique, aidant à mieux appréhender, non le temps,

1 F. HARTOG, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Éditions du Seuil, « Points histoires », 2003, p. 37.

tous les temps, ou tout le temps, mais principalement des moments de crise du temps, ici et là, quand viennent, justement, à perdre de leur évidence les articulations du passé, du présent et du futur. N'est-ce pas d'abord cela une crise du temps¹ ?

Par le concept de « régime d'historicité », l'historien cherche donc à appréhender un moment de crise du temps. Aussi, notre époque se caractérise, selon lui, par une perte d'évidence des articulations entre passé, présent et futur. Cette crise du temps se manifeste au XX^e siècle par un mélange entre « futurisme » et « présentisme » dans toutes les idéologies du progrès. Tous les faits nouveaux l'emportent sur les faits historiques parce qu'ils nous amènent vers un futur qui ne peut être que meilleur que le passé. Mais, cette crise se manifeste aussi, plus récemment, par un rapport ambigu au passé, à travers les notions de mémoire et de patrimoine. Dans une apparente revalorisation du passé, ces catégories ne nous renvoient pas à l'événement passé en tant que tel mais transforment celui-ci en un objet présent.

2. LE « PRÉSENTISME » COMME « RÉGIME D'HISTORICITÉ »

Qu'est-ce alors que le « présentisme » comme « régime d'historicité » ? La crise financière de 2008 amène l'historien à analyser la notion de reprise économique. Cette notion a une valeur rassurante dans la mesure où reprendre consiste à repartir du point où l'on était resté. Elle est « directement liée à notre incapacité collective à échapper à ce qu'on nomme couramment désormais le court-termisme² et que je préfère appeler présentisme³. Le présent seul : celui de la tyrannie de l'instant et du piétinement d'un présent perpétuel² ». Pour F. Hartog, le régime du « présentisme » fait suite à une période de domination du futur sur le présent qu'il situe entre deux dates symboliques : 1789 et 1989. À travers la domination des idéologies comme à travers l'expression artistique, manifeste dans le courant « futuriste » lui-même, c'est le point de vue du futur qui domine et oriente. L'historien discerne cependant un mélange entre présent et futur au XX^e siècle, qui a commencé plutôt « futuriste » pour terminer

1 *Ibid.*, p. 38.

2 *Ibid.*, p. 13.

plutôt « présentiste ». Le *Manifeste du futurisme* de Marinetti constitue sans aucun doute un exemple éloquent de ce mélange : « Le Temps et l'Espace sont morts hier. Nous vivons déjà dans l'absolu, puisque nous avons déjà créé l'éternelle vitesse omniprésente¹ ». Le manifeste de Marinetti montre combien le mouvement futuriste se fonde sur la conception d'une abolition du temps qui ne devient que le lieu de l'accélération².

F. Hartog achève enfin cette sorte de cercle d'enfermement du présent sur lui-même, lorsqu'il analyse les « failles du présent » : « Le présent, au moment même où il se fait, désire se regarder comme déjà historique, comme déjà passé. Il se retourne en quelque sorte sur lui-même pour anticiper le regard qu'on portera sur lui³. » L'interview de François Mitterrand le 10 mai 1994 apparaît comme une illustration parfaite de la provocation kantienne : « Comment l'histoire est-elle possible a priori ? Réponse : lorsque celui qui fait des prédictions réalise et organise lui-même les événements qu'il a annoncés à l'avance⁴. » En effet, les journalistes invitent le président à parler comme s'il était déjà parti, un an avant la fin de son mandat. L'économie médiatique, et parfois la scénographie politique elle-même, créent cette historicité immédiate du présent : les médias font comprendre aux spectateurs qu'ils sont en train de regarder l'histoire en train de se faire.

3. MÉMOIRE ET HISTOIRE EN RÉGIME « PRÉSENTISTE »

Le présent, devenu le seul horizon, génère donc, jour après jour, le passé et le futur dont il a besoin mais sans les considérer en eux-mêmes. C'est dans ce cadre que F. Hartog analyse deux notions qui, par l'importance que l'époque contemporaine leur accorde, pourraient à première vue remettre en cause une analyse trop stricte de la « tyrannie du présent » : le patrimoine et la mémoire. La notion de « patrimoine » apparaît au milieu des années 1970 : l'évolution de la conception étatique de l'urbanisme parisien le démontre tout à fait. Alors que la présidence Pompidou

1 F.T. MARINETTI, *Manifeste du Futurisme*, Le Figaro, 20 février 1909.

2 Sur l'analyse de cette notion d'accélération, nous renvoyons à l'entreprise d'Hartmut ROSA, notamment dans H. ROSA, *Accélération : une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2010, p. 486.

3 F. HARTOG, *op. cit.*, p. 158.

4 E. KANT, *Le Combat des facultés*, cité par R. Koselleck, *Le futur passé*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990, p. 50.

fit détruire les Halles de Baltard, la présidence de François Mitterrand, avec, au premier rang, le projet du Grand Louvre, consacre l'impératif de conservation du patrimoine. À cette obsession du patrimoine, s'ajoute le devoir de mémoire marqué par une suite très riche de commémorations diverses. En apparence, le passé semble reprendre ses droits. Mais, pour F. Hartog, ce souci de conserver et de préserver, qui a pris la suite des théories du progrès, marque une rupture nette entre passé et présent : il s'agit de préserver, de figer un monde qui nous a échappé trop vite et qui n'est plus connecté au nôtre. Ce changement est tellement rapide qu'il nous plonge dans une impression d'accélération : aussitôt le Mur de Berlin tombé, il s'agit de le muséifier.

II. UNE CRITIQUE THÉOLOGIQUE DU « PRÉSENTISME »

Essayons maintenant de formuler une critique chrétienne de la conception « présentiste » de l'histoire et du temps, telle qu'elle est analysée par F. Hartog. Il ne s'agit pas pour nous ici de discuter la thèse de l'auteur que nous reconnaissons comme globalement valide, mais de mettre en valeur, d'une manière critique, les contrastes entre le « présentisme » et la vision chrétienne du présent. À travers l'analyse de la conception du temps chez saint Augustin, l'historien semble même nous inviter à cette critique :

Cet infléchissement de l'ordre chrétien du temps en direction du déjà, d'un passé, certes continuellement réactivé par le rituel, permet, en tout cas, à l'Église de retrouver, de reprendre, d'habiter les modèles antiques du *mos majorum* et de l'*historia magistra*, et de les faire fonctionner à son profit. [...] Perdre, au total, une certaine plasticité de l'ordre chrétien du temps, où présent, passé, futur s'articulent sur fond d'éternité. Puis temps chrétien et temps du monde se dissocieront, en traversant de nombreuses crises, jusqu'à la rupture. Ce qui n'implique nullement, bien au contraire, qu'il n'est rien passé d'un ordre à l'autre, au fur et à mesure que l'ouverture du progrès allait prendre le dessus sur l'espérance du Salut : une tension vers l'avant et une « ferveur d'espérance » tournée vers le futur¹.

1 F. HARTOG, *op. cit.*, p. 96.

1. L'ÉTERNITÉ COMME TOILE DE FOND

F. Hartog fait remarquer que passé, présent et futur ne peuvent se comprendre que *sub specie aeternitatis*. C'est cette pensée de l'éternité qui nous permet de vivre le présent dans sa réalité la plus profonde, selon le paradoxe formulé par Lubac :

Vivre dans l'éternel et contempler les choses, autant qu'il est possible, du point de vue de l'éternité, ce n'est pas du tout se mettre, comme on dit, au point de vue de Sirius. [...] C'est, au contraire, se mettre au cœur du réel le plus réel, comme Dieu est au cœur de toute chose, et modeler, autant qu'il est possible, son jugement sur le jugement même de Dieu¹.

Comme le montre saint Augustin², le monde est entré, depuis la naissance du Christ, dans son sixième âge, celui de la vieillesse, avant le sabbat du dernier jour. La tension demeure, dans notre temps, entre les *acta et passa Christi* marqués historiquement et la Pâque définitive, point de rassemblement et d'explication de toute l'histoire du salut. Pour autant, le regard ne se porte d'abord ni sur le passé ni sur le futur, mais sur le Christ. La conscience que l'œuvre de Dieu s'inscrit dans l'histoire nous porte ainsi à un regard unifié sur le passé, le présent et le futur. L'œuvre de Dieu s'exprime dans l'histoire du salut, tout en la transcendant, ce qui fonde l'inséparabilité, dans notre foi chrétienne, de la métaphysique – Dieu est – et de l'histoire – Dieu agit dans l'histoire des hommes. « Cette œuvre de Dieu n'est pas non plus un passé vide, mais cette réalité parfaite qui est le vrai présent de l'homme, parce qu'il le précède toujours et reste tout à la fois constamment sa promesse et son avenir³. » Au centre de l'histoire du salut, la réalité de Pâques devient un point de l'histoire qui la dépasse, « l'axe même de l'histoire par lequel nous sommes tous portés⁴. » Alors que le « présentisme », comme le « futurisme » avant lui, opère une déconnexion, la conception chrétienne de l'histoire du salut fait apparaître un axe : le Christ ressuscité.

1 H. DE LUBAC, *Paradoxes suivis de Nouveaux Paradoxes*, Paris, Éditions du Seuil, 1955, « VII Le social et l'éternel ».

2 SAINT AUGUSTIN, *La Cité de Dieu*, 22, 30, 5.

3 J. RATZINGER, *Les principes de la théologie catholique*, Éditions Téqui, « Croire et savoir », 1982, p. 211.

4 *Ibid.*, p. 212.

2. LA « MÉMOIRE » AU SENS BIBLIQUE RELIE LE PRÉSENT AU PASSÉ

La « mémoire » propre à notre époque décrite par F. Hartog, à partir de l'œuvre de Pierre Nora, *Les lieux de mémoire*, est à comprendre en lien avec la recherche ou l'assimilation d'une identité. « Entièrement psychologisée, la mémoire est devenue une affaire privée, entraînant une nouvelle économie de l'identité du moi. [...] Enfin, cette mémoire opère sur fond d'un rapport au passé où l'emporte la discontinuité¹. » Les mémoires contemporaines sont au service de la recherche actuelle d'une identité : l'événement passé est moins rendu présent en lui-même que convoqué pour fonder une identité ou légitimer des droits.

La notion biblique de « mémoire » diffère largement de cette conception contemporaine. La mémoire se réfère à des événements de l'histoire du salut qui constituent autant de manifestations de l'alliance entre Dieu et son peuple. La mémoire cherche « à prolonger dans le présent l'efficacité du passé² », des événements sauveurs : elle a donc une fonction d'actualisation, de « re-présentation » d'un événement passé, afin d'en recevoir au présent les fruits. Cette possibilité du mémorial existe parce que Dieu n'a pas cessé d'agir et n'a pas révoqué son alliance. Faire mémoire a une efficacité dans la mesure où l'action de grâce pour les bienfaits de Dieu nous y fait participer aujourd'hui.

3. LA FERVEUR DE L'ESPÉRANCE RELIE LE PRÉSENT AU FUTUR

Le « futurisme » porte en lui-même l'idée de progrès, qui, selon le mot de Chantal Delsol, est entée sur le temps du salut. « Le progrès comme amélioration incessante représente de surcroît le corrélat de l'idée de salut³. » Les célèbres vers de Dante qui s'inscrivent au fronton de l'enfer de la *Divine Comédie* « Vous qui entrez ici, quittez toute espérance » nous l'indiquent par contraste : l'espérance est inhérente à la vie sur terre ; seul l'enfer – ou le Ciel, par possession du bonheur jusqu'alors espéré – nous force à quitter l'espérance. La vertu chrétienne d'espérance appartient à la structure culturelle occidentale, si bien que l'idée contemporaine

1 F. HARTOG, *op. cit.*, p. 171.

2 J. COLSON, « Mémoire », dans X. Léon-Dufour, *Vocabulaire de théologie biblique*, Paris, Éditions du Cerf, 1962, p. 597.

3 C. DELSOL, *Les pierres d'angle. À quoi tenons-nous ?* Paris, Éditions du Cerf, 2014, p. 146.

du progrès trouve son origine dans l'espérance elle-même : « C'est ainsi que la révolte du progrès prend sa source dans la ferveur de l'espérance : le monde futur change de contenu et de forme, mais l'idée même d'un monde futur, différent de celui d'aujourd'hui et meilleur que lui, a dû germer préalablement¹ ». Le progrès doit donc son élan et son dynamisme à l'espérance. Sans l'espérance du salut, le progrès est décapité et se limite à être une « pensée de caisse d'épargne », selon l'expression de Péguy : « De même que les Évangiles sont un total ramassement de la pensée chrétienne, de même le livret de caisse d'épargne est le livre et le total ramassement de la pensée moderne² ». Lorsqu'il est dégagé d'une forme d'espérance, le progrès se limite à une accumulation, au point que l'idée de progrès se transforme en idée d'innovation : alors que le progrès nous place en tension par rapport au futur, la concentration sur le nouveau nous fixe au présent.

Alors que l'apparition de la notion de progrès semble avoir peu à peu fait disparaître l'espérance, la disparition ne l'a pas – ô malheur ! – fait réapparaître. Comme le souligne F. Hartog, les années 1970 font naître une pensée du « No future » : « Vinrent, en effet, les années 1970, les désillusions ou la fin d'une illusion, le délitement de l'idée révolutionnaire, la crise économique de 1974³... » Devient ainsi évidente la différence entre le « présent présentiste » et le « présent chrétien » : là où le premier est bouché et pesant, le second est ouvert sur l'horizon de l'éternité et habité par la grâce que Dieu donne pour chaque jour. C'est pourquoi le chrétien ne sait jamais s'il doit se sentir plus proche de celui qui prône la jouissance sans entrave ou de celui qui limite ses désirs par souci de ne pas être trop déçu : il ne peut adhérer à aucun de ces deux camps parce qu'il ose désirer tout, en sachant que cette plénitude ne se trouve pas dans l'immédiat. Son présent n'est pas celui de l'immédiat mais celui de l'action du Dieu qui est le même hier, aujourd'hui et dans les siècles.

1 *Ibidem.*

2 C. PÉGUY, « Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne », juillet 1914, dans C. PÉGUY, *Œuvres complètes III*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1992, p. 1442.

3 F. HARTOG, *op.cit.*, p. 155.

4. LES PROCESSUS CONTRE LE « COURT-TERMISME » OU LA SUPÉRIORITÉ DU TEMPS SUR L'ESPACE

Les citoyens vivent en tension entre la conjoncture du moment et la lumière du temps, d'un horizon plus grand, de l'utopie qui nous ouvre sur l'avenir comme cause finale qui attire. De là surgit un premier principe pour avancer dans la construction d'un peuple : le temps est supérieur à l'espace.

223. Ce principe permet de travailler à long terme : sans être obsédé par les résultats immédiats. [...] Donner la priorité au temps, c'est s'occuper d'initier des processus plutôt que de posséder des espaces¹.

S'il intègre d'abord ce principe aux quatre principes qui guident l'évangélisation, le pape l'applique en réalité à l'ensemble de l'agir chrétien, dans la mesure où il reprend ce même principe pour appréhender les difficultés spécifiques à la pastorale familiale contemporaine. Ce principe peut être considéré comme un des fondements d'une écologie humaine intégrale, en son sens le plus englobant. Le « présentisme » constitue, à n'en point douter, un « régime d'historicité » fondé sur une supériorité de l'espace sur le temps : il importe d'occuper des espaces médiatiques ou des espaces de consommation, de gagner des parts de marché tout de suite, au risque de plonger toute entreprise humaine dans l'échec. Au contraire, la spiritualité chrétienne de l'instant présent inscrit chaque instant dans la continuité d'un temps marqué par l'éternité de Dieu.

III. LA SPIRITUALITÉ DE L'INSTANT PRÉSENT À L'ÉCOLE DE LA LITURGIE

Comme nous avons essayé de le montrer, la spiritualité chrétienne constitue un appel à vivre la grâce de l'instant présent, à la suite du Christ, qui nous exhorte à ne pas vivre dans l'inquiétude du lendemain. Cet appel ne peut être réaliste que si notre vie présente s'ancre sur la mémoire

1 PAPE FRANÇOIS, Exhortation apostolique *Evangelii Gaudium*, n°222-223.

des hauts faits de Dieu dans l'histoire, le passé devenant le lieu fondateur d'une mémoire qui reconnaît le passé pour ce qu'il est et conduit à l'action de grâces. Il ne peut l'être que si notre présent ne se limite pas à l'immédiat mais s'ouvre vers l'horizon de l'éternité. C'est seulement ainsi que nous devient accessible cet appel à vivre la grâce de l'instant présent éminemment relayé au cœur du XX^e siècle par la spiritualité de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

Il faut vivre un amour actuel. Trop souvent, nous faisons de notre vie d'amour avec Dieu en nous quelque chose à réaliser dans l'avenir, un jour, quand on aura fait suffisamment de progrès pour cela... Le « suffisamment » me fait sourire car, enfin, comment établir cette suffisance ? Non ! Tout de suite, dans la minute présente, je dis à Jésus que je sais qu'il m'aime et que je l'aime¹.

Ainsi, le « tout, tout de suite » devient compréhensible parce qu'il nous plonge dans une frénésie non de consommation mais d'amour. Cette spiritualité de l'instant présent qui réordonne selon la cohérence du plan salvifique de Dieu trouve son fondement le plus profond dans ce qui constitue la source et le sommet de la vie chrétienne : la liturgie, et, en particulier, l'Eucharistie.

« La liturgie chrétienne non seulement rappelle les événements qui nous ont sauvés, mais les actualise, les rend présents². » De plus, « dans l'attente et dans l'espérance [elle] nous fait réellement anticiper la communion plénière de la Trinité Sainte³. » Aussi, la liturgie nous fait-elle participer, d'une manière présente, à la vie divine, parce que l'Esprit Saint y actualise les événements sauveurs du passé, dans l'attente de la pleine consommation du mystère du salut. C'est pourquoi la liturgie est à la fois pleinement présente – elle est d'ailleurs le lieu par excellence de la présence de Dieu, en particulier dans le sommet de la présence que constitue la présence réelle dans l'Eucharistie – et reliée au passé, sous la forme du mémorial, et au futur, sous la forme de l'espérance, de l'attente – Viens, Seigneur Jésus.

1 M. D'ELBÉE, *Croire à l'amour*, Paris, Téqui, 2007, p. 54.

2 *Catéchisme de l'Église Catholique*, n° 1104.

3 *Ibid.*, n° 1107.

L'analyse de la thèse stimulante de F. Hartog nous invite à envisager une multiplicité de rapports au présent, pour mieux dégager la distinction fondamentale entre l'immédiateté du « présentisme » contemporain et la vie selon la grâce de l'instant présent propre à une spiritualité authentiquement chrétienne. La fin de l'idée de progrès nous a fait abandonner – en partie, à juste titre, si on l'envisage au sens hégélien – la notion de sens de l'histoire. Mais la richesse de notre foi nous amène à redécouvrir que l'histoire a un sens, non pas à la manière d'un nouveau *fatum* qui nous obligerait à accepter toutes les évolutions pour la seule raison qu'elles constitueraient des avancées, mais parce que l'histoire est fléchée, complètement orientée vers Jésus-Christ, Alpha et Oméga. C'est ainsi que nous pourrions comprendre l'*intranquillité* soulignée par Pascal, mais là où l'auteur des *Pensées* juge le bonheur jamais atteint, nous sommes invités à le voir comme déjà anticipé dans chacun des instants de notre vie irriguée par la grâce salvifique du Christ. Notre histoire attend que la victoire du Rédempteur se manifeste pleinement à la Parousie : chaque instant est en ce sens à vivre en plénitude parce que, dès que la charité l'habite, la Parousie est hâtée : *Viens, Seigneur Jésus, aujourd'hui, et chaque jour !*

Antoine Barlier : prêtre de la communauté Saint-Martin, professeur de philosophie à la Maison de formation d'Évron.